

COMME DES LIONS DE PIERRE A L'ENTREE DE LA NUIT

LE TEMPS, 20/04/2012, Antoine Duplan

Visions du réel adresse un long adieu au XXe siècle

(...) Dans *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, le suisse Olivier Zuchuat revient sur l'île de Makronissos où 80 000 citoyens grecs ont été internés entre 1948 et 1951, à la fin de la guerre civile. Parmi eux, il y avait tant de poètes que «quand les grands vents balayaient l'île on retrouvait des bribes de poèmes crochées aux barbelés». Méditative, la caméra glisse sur les rochers pelés, les murs écroulés, la mer au loin, tandis que la bande-son résonne des mots de résistance et d'espérance. Le temps a invalidé les cris propagandistes que déversaient les haut-parleurs, mais raffermi la parole poétique.

LE TEMPS, 27/02/2013, Antoine Duplan

La résistance par la poésie

«Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit» évoque la déportation des communistes en Grèce. Un poème cinématographique d'Olivier Zuchuat

Une fenêtre dans un mur en ruines, ouverte sur la mer. Travelling sur des pierres écroulées: le premier plan de *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit* est sublime. Il révèle dans son aridité minérale Makronissos. Sur cet îlot de la mer Egée, plus de 80000 citoyens grecs ont été internés entre 1947 et 1950 dans des camps de rééducation destinés à lutter «contre l'expansion du communisme».

Parmi ces réprouvés, il y avait beaucoup de poètes, comme Yannis Ritsos ou Tassos Livaditis. Malgré les privations et la torture, ils ont continué d'écrire et l'on dit que, par les jours de grand vent, des bribes de poèmes s'accrochaient aux barbelés.

Olivier Zuchuat a découvert l'existence de Makronissos dans *Trois Jours en Grèce*, de Jean-Daniel Pollet. Plus tard, dans une librairie, il est tombé sur *Temps pierreux*, de Yannis Ritsos. Un incipit dans le livre lui apprend que ces textes ont été produits à Makronissos, enterrés dans des bouteilles et récupérés quelques années plus tard.

Remué par cette chronique poétique d'une réalité terrifiante, le cinéaste commence par retrouver d'anciens déportés. Mais le temps a «un peu élimé la force des témoignages. Les poèmes ont une force supérieure.» Ce sont eux qui structurent l'évocation de Makronissos. Olivier Zuchuat justifie ce choix en citant Braque: «Les preuves fatiguent la réalité.» N'étant ni grec ni historien, les poèmes lui permettent de ne pas prendre la place des déportés. Né en 1969 à Genève, Olivier Zuchuat a étudié la physique théorique et les lettres. Son mémoire porte sur Matthias Langhoff, dont il devient l'assistant. Il met en scène des textes de Bertolt Brecht et Heiner Müller, avant de se consacrer pleinement au cinéma. Il enseigne le montage à la Fémis. Selon lui, chaque film appelle un dispositif spécifique, lié à son sujet. Dans *Loin des villages*, qui montre les conséquences de la guerre au Darfour, il a «recueilli des paroles et travaillé sur le temps».

Pour *Comme des lions...*, Olivier Zuchuat a choisi une approche formaliste inspirée des travaux de Chantal Akerman et Béla Tarr. Il confronte l'imaginaire des mots à celui des images, archives photographiques et filmiques, longs travellings. «La régularité des mouvements de caméra efface la présence du cinéaste. On approche d'une image objective: l'île en elle-même et non mon regard sur l'île.»

Cette «espèce d'archéologie cinématographique» exprime différentes temporalités. La mythologie affleure. Pour Yannis Ritsos, les prisonniers politiques sont «exilés comme

Philoctète, assoiffés comme Tantale, portant des pierres comme Sisyphe»... Les plans célèbrent l'éternité. Comment ce paysage d'une immuable beauté a-t-il pu être le réceptacle d'une aussi grande horreur, demande la cinéaste. Ce paradoxe a irrigué sa réflexion. Il s'est appuyé sur *Devant la douleur des autres*, un essai de Susan Sontag, pour résoudre les liens ambigus de l'horreur et de la beauté, de l'esthétique et de l'éthique.

En contrepoint du verbe poétique, la bande-son fait entendre les commandements de la «thérapie nationaliste» que diffusaient les haut-parleurs, le «Décatalogue de Makronissos», martelant les «valeurs sacrées: Patrie, Religion, Famille». Le temps a invalidé les cris propagandistes, mais raffermi la parole poétique, «Barbelés cloués au ventre de la nuit»... Ce chant de fraternité porte un titre superbe, d'une grandeur mythologique. Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit est tiré du poème préféré de Zuchuat, «Les vieillards», qui n'a pas trouvé sa place dans le film. Ces lions de pierre désignent les vieux paysans arrêtés pour avoir aidé les communistes.

Aujourd'hui, les navires de guerre américains sillonnent la mer Egée, l'Aube dorée a des sièges au parlement grec. «De vieux démons sont en train de se réveiller. C'est aussi de ça que mon film parle en sous-texte».

TRIBUNE DE GÈNÈVE, 27/02/2013, Pascal Gavillet

Aussi aride que fascinant, ce film se compose de travellings sur l'îlot grec de Makronissos, avec au son, la lecture d'écrits laissés par des déportés sur cette île entre 1947 et 1950, et des textes rééducateurs diffusés par haut-parleurs. Dispositif d'une parfaite cohérence qui laisse à penser que le Genevois Olivier Zuchuat tire une partie de ses influences du côté de Jean-Marie Straub. Un film difficile mais important.

L'HEBDO, 28/02/2013, Isabelle Falconnier

Une île comme une prison de pierre

Le cinéaste suisse olivier Zuchuat a posé sa caméra sur l'île de Makronissos, où furent déportés 10 000 prisonniers politiques grecs. Saisissant.

Comment faire parler les pierres? En regardant. En écoutant. Dans *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, les murs en ruine peuvent parler, et la mer aussi, et le vent, comme s'il tournait en rond au-dessus de l'île de Makronissos depuis soixante ans. En 1947, le Parti communiste est interdit en Grèce. Dès 1948 commencent les déportations de civils accusés de sympathies communistes. Durant dix ans, des îlots désertiques sont utilisés comme camps de détention. Parmi les civils emprisonnés, de nombreux poètes – au point que, par grand vent, on retrouvait des poèmes accrochés aux barbelés –, dont Yánnis Rítsos ou Tassos Livaditis. Olivier Zuchuat, Suisse installé à Paris, par ailleurs dramaturge, propose avec régularité des films – *Au loin des villages*, *Djourou*, *une corde à ton cou* – à mi-chemin entre ethnologie, récit de voyage et engagement sociopolitique. Les images lentes de *Comme des lions de pierre*, les arrêts hypnotisants devant les bâtisses, la mer indifférente, les longs travellings, les extraits de poèmes lus en grec mêlés aux textes de rééducation imbéciles sortant des haut-parleurs du camp nous enlissent avec une terrible douceur dans la mémoire de cet univers concentrationnaire asphyxiant. Les mots des prisonniers racontent la survie, la haine et la détermination contre la folie, la torture, la soif, la peur, et luttent contre la chape de silence tombée sur Makronissos. «Nous ne sommes plus des poètes, mais seulement des camarades aux grandes blessures et aux rêves plus grands.»

24HEURES, 01/03/2013, Boris Senff

Un matheux au cinéma par les planches

«Quand je suis sorti du Cinéma Accattone, à Paris, un de leurs fameux bonbons à la réglisse dans la bouche, après avoir vu le film *Sans soleil*, de Chris Marker, je me suis dit: «C'est ça que je veux faire!» En 2000, le chemin d'Olivier Zuchuat allait encore bifurquer, dans le cinéma cette fois. Presque une habitude...

Vers la fin de ses études de physique, le jeune Montreusien d'origine valaisanne – saviésanne pour être précis – ressent le besoin de s'évader en philosophie. «La physique, c'est d'une aridité folle, c'est le comble de l'abstraction, la mathématisation du réel à l'extrême.» Il terminera finalement ses études en lettres, avec la science dure comme troisième branche. «Le même jour, je pouvais passer d'un cours de cosmologie quantique sur les conditions de stabilité de l'Univers à un cours sur les existentialistes et l'être-là.» Alors qu'il s'apprête à rédiger une thèse mêlant ces deux centres d'intérêt, une nouvelle passion le happe: le théâtre.

Quand ce candide enthousiaste est saisi par une idée, il ne se contente pas de la réaliser en dilettante. Il fonce, il bosse, que ce soit pour se lancer dans une autre discipline ou refaire entièrement une salle de bains de ses propres mains. «Mon grand-père était maçon et j'ai souvent travaillé la vigne à Savièse avec ma grand-mère – une école de vie pour le rapport concret aux choses.»

Fort de sa découverte du théâtre, Olivier Zuchuat part bille en tête se préoccuper de ce qui se noue sur les planches, un domaine où les auteurs allemands – Bertolt Brecht et Heiner Müller – auront sa prédilection. Ses nombreuses collaborations, par exemple Gianni Schneider sur *Le cercle de craie caucasien*, culmineront en 1998 avec le fameux metteur en scène Matthias Langhoff, ancien directeur du Théâtre de Vidy, dont il devient l'assistant à Paris. «Une rencontre qui m'a marqué. Avec Langhoff, le théâtre est aussi une chose très concrète: les techniciens jouent sur scène et les acteurs portent des éléments du décor.» Mais la «diversité du monde» – terme qui revient souvent dans sa bouche – l'incite à quitter la scène pour se confronter plus directement au réel. «Au théâtre, je tordais les textes, j'effectuais des collages, pour interagir avec la réalité actuelle. Mais le théâtre résistait, je n'avais pas l'impression d'être en prise avec le monde.» Le cinéma documentaire lui tend les bras.

L'une des expériences fondatrices de sa jeunesse avait consisté, en 1991, à voyager de Lausanne à New Delhi en passant par l'Iran, le Pakistan. «Au fond, je ne suis jamais revenu de ce voyage...» Ses films le feront repartir. Son premier essai cinématographique pour Attac (association pour la taxation des transactions financières), *Dollar, Tobin, FMI, NASDAQ et les autres...*, l'emmène jusqu'en Thaïlande traquer la folie des traders. «L'un d'entre eux regardait la grue de chantier en face de son bureau: il vendait quand elle se tournait au nord et achetait quand elle se tournait au sud!»

Issu d'une famille apolitique, Olivier Zuchuat a découvert sa fibre militante sur le tard. «Jusqu'à mes 25 ans, j'étais le scientifique qui faisait des excursions en montagne.» Dès 1996, il part travailler au Nicaragua avec des sandinistes pour électrifier des fermes expérimentales. Ses films portent tous une dimension politique forte. *Djourou, une corde à ton cou* décrypte l'endettement des pays en développement par l'exemple du Mali. *Au loin des villages* l'emmène dans le sillage de la guerre du Darfour. «Dès que j'ai entendu parler de ce camp de réfugiés, je suis parti.»

Caméra à la main, il se frotte douloureusement aux questions éthiques quand il s'agit d'interroger des hommes dont toute la famille a été massacrée. Il utilisera l'argent des prix

que récolte le film pour créer un centre de soins à la frontière du Tchad. Avec son dernier métrage, *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, il plonge dans un camp de rééducation où l'Etat grec envoya ses communistes à la fin de la Seconde Guerre mondiale. La proximité des tournages est contrebalancée par la prise de distance du montage, spécialité professionnelle qu'il enseigne en France à la Fémis, l'Ecole nationale supérieure des métiers de l'image. «Pour chaque film, j'ai besoin de créer un dispositif dans lequel je lâche le réel. Avec le montage et son éthique, je crée des systèmes, une théorisation. On n'est jamais défroqué de la physique!»

LE COURRIER, 02/03/2013, Mathieu Loewer

La mémoire des mots

DOCUMENTAIRE Essai cinématographique d'Olivier Zuchuat, «Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit» évoque par la poésie la résistance des déportés communistes de la guerre civile grecque. Sobre et brillant.

Déflorons d'emblée le mystère qui entoure le titre du film: ces «lions de pierre à l'entrée de la nuit» désignent, dans un poème, les vieux paysans grecs arrêtés pour avoir apporté leur aide aux communistes. Un poème écrit en captivité sur l'îlot de Makronissos, où plus de 80 000 citoyens grecs ont été internés entre 1947 et 1950 dans des camps de rééducation destinés à lutter contre l'«expansion du communisme». Auteur des remarquables *Djourou, une corde à ton cou* (sur la crise de la dette en Afrique) et *Au loin des villages* (les conséquences de la guerre au Darfour vues d'un camp de réfugiés au Tchad), Olivier Zuchuat revient donc ici sur ce sombre épisode de la guerre civile grecque. Le cinéaste né à Genève, ancien assistant de Matthias Langhoff enseignant aujourd'hui à la Fémis, aurait pu épouser les canons dominants du documentaire historique télévisuel, compilant moult archives et interviews des survivants. Rien de tel (ou si peu) dans *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit* qui, par sa démarche minimaliste et son souci de la forme, relève davantage de l'essai cinématographique – justifiant ainsi sa vision sur grand écran.

DIALECTIQUE DU VERBE

Aucun témoignage direct des anciens déportés dans ce film; et pourtant, leur parole est omniprésente. De nombreux écrivains et poètes se trouvant parmi les détenus, c'est leur prose – celle de Yannis Ritsos et Tassos Livaditis en particulier – que le réalisateur met en scène. L'univers concentrationnaire de Makronissos (travaux forcés, privations, brimades, torture, exécutions) se dévoile dès lors avant tout à travers le filtre intime et révélateur de la poésie, par la lecture en voix off de textes rédigés «à chaud» – pour certains enterrés à l'époque sur l'île dans des bouteilles, et retrouvés depuis.

A ces mots déchirants qui disent le quotidien du camp, les conditions de survie effroyables, la peur d'y rester ou de succomber à la folie, Olivier Zuchuat oppose la rhétorique de la propagande nationaliste martelée par haut-parleurs. On entend les annonces du commandant, la déclaration de repentance que les résistants les plus déterminés refuseront toujours de signer, ce Décalogue où le communiste repentant devait notamment proclamer: «A Makronissos, j'ai connu la tendresse (sic!) de la patrie.»

Film de lettres – à commencer par celles qui désignent les bataillons de prisonniers: alpha, bêta, gamma, delta –, *Comme des lions...* confronte ainsi deux langues (martiale et lyrique) qui viennent éclairer deux pans d'une même et terrible réalité. Un commentaire off, à la deuxième personne du pluriel, apporte en complément les informations nécessaires à la compréhension du contexte historique.

ESTHÉTIQUE EN CREUX

Sur quelles images fallait-il alors faire entendre ces textes? Comment rendre justice à leur puissance d'évocation, trouver l'écrin visuel où celle-ci pourra se déployer? Optant pour la plus grande sobriété, en plans fixes et lents travellings, le cinéaste se contente de filmer les ruines de Makronissos – de jour et de nuit, balayées par le vent ou écrasées de soleil – avec la mer Egée à l'horizon. Et le spectateur de se retrouver à son tour «prisonnier» de ce lopin de terre aride, de cet Alcatraz hellène sans échappatoire.

En contrepoint, là encore, s'invitent diverses photographies de la colonie pénitentiaire et de ses habitants. En couleur ou en noir et blanc, d'époque ou contemporaines, toutes ces images – à l'exception de deux archives filmées – participent d'une esthétique de l'absence qui caractérise également la bande-son. Aux voix sans visages font écho des paysages déserts (traversés par quelques chèvres) et des instants figés d'un autre temps.

L'alternance des photos et des séquences tournées par Olivier Zuchuat fait aussi dialoguer passé et présent. Sur l'île désormais rendue à la nature, la caméra interroge la mémoire des pierres, scrute les traces de l'histoire récente: murs à moitié effondrés des baraques, morceau de barbelé rouillé, etc. On pense aussi à la situation actuelle du pays, où l'Aube dorée néonazie siège depuis mai dernier au Parlement. Ce n'est pas par hasard (intuition confirmée dans le dossier de presse) que le cinéaste ravive aujourd'hui le souvenir de cette sinistre page d'histoire, «à l'heure où des ferveurs nationalistes nauséabondes semblent renaître en Grèce».

LE COURRIER, 09/03/2013, Mathieu Loewer

Olivier Zuchuat, éthique et esthétique

De retour sur les écrans avec «Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit», le cinéaste-essayiste défend une haute idée du documentaire.

Dans un pays (la Suisse) qui produit et propose en salles de nombreux documentaires, ses films sortent du lot. Par leur ambition cinématographique, un souci de la forme qui les rattache au genre de l'essai. «Un terme que je revendique. J'adresse au spectateur une proposition, dont il faut qu'il s'empare et qu'il doit habiter», confirme Olivier Zuchuat, qui n'a pas quitté son long manteau gris dans la brasserie lausannoise où il nous a donné rendez-vous. C'est *Djourou, une corde à ton cou* – son premier film distribué en salles, sur la crise de la dette au Mali – qui l'a fait connaître en 2006. Vient ensuite *Au loin des villages* (2008), tourné au Tchad dans un camp de réfugiés du Darfour. Et aujourd'hui *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, qui raconte en poèmes le calvaire des communistes grecs emprisonnés sur l'île de Makronissos (critique dans notre édition du 2 mars). Auparavant, il y a eu *Mah Damba, une griotte en exil* (2001), réalisé avec sa compagne Corinne Maury, et *Dollar, Tobin, FMI, Nasdaq et les autres* (2000): «Un film tourné pour Attac qui explique comment fonctionne la spéculation sur le marché des monnaies. Nous l'avons diffusé sous copyleft – le contraire du copyright – soit libre de droits, et il a été traduit dans le monde entier.» Ce documentaire, qui témoigne déjà de l'engagement politique de son auteur, marque les débuts d'une vocation qui s'est révélée sur le tard.

«SANS SOLEIL» POUR MODÈLE

Etonnant parcours en effet que celui d'Olivier Zuchuat. Né en 1969 à Genève, il étudie la physique théorique à l'EPFL et au Trinity College de Dublin. Des premières amours quelque peu arides, dont une année sabbatique autour du monde va le détourner. «Ensuite, j'ai terminé mes études de physique, mais je n'étais plus tout à fait là...» Il s'inscrit alors en Lettres et rédige un mémoire sur Matthias Langhoff, dont il devient l'un des assistants. Mais après avoir mis en scène des pièces de Brecht et Heiner Müller, le jeune dramaturge sent

poindre à nouveau l'insatisfaction. «J'avais l'impression de toujours devoir tordre les textes pour les faire parler de la réalité. Je savais que le théâtre ne serait qu'une étape.»

L'illumination viendra avec la vision de *Sans Soleil* de Chris Marker. «Une grande expérience esthétique et politique. Une fresque bouleversante, à la fois manifeste cinématographique et écriture du monde au pluriel. Je me suis dit que j'avais peut-être enfin trouvé ma voie. Ce qui m'a frappé, c'est une caméra éminemment subjective et un texte qui réfléchit sur le voyage, la mémoire, la diversité du monde, mêlant dimensions intime et historique.»

Olivier Zuchuat se lance alors dans le cinéma et se passionne pour l'exercice rigoureux du montage, qu'il enseigne aujourd'hui à Paris à l'université et à la Fémis (Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son). Activité qu'il pratique toujours à raison d'un film par an, appréciant la relation privilégiée qui s'instaure avec le réalisateur – a fortiori lorsqu'il s'agit d'essais documentaires: «Car dans ces films-là, le montage est une vraie écriture.»

L'ART DE LA SOUSTRACTION

Outre Heiner Müller et Chris Marker, le cinéaste cite Jean-Daniel Pollet et Chantal Akerman parmi ses «rencontres fondatrices». Il en a retenu la nécessité de «trouver à chaque fois un dispositif qui relie éthique et esthétique», pour déjouer les pièges du formatage télévisuel.

«La majorité des documentaires TV ont un langage presque invariable: images illustratives, commentaire omniscient, interviews, le tout donnant un produit efficace et facilement identifiable. Mais est-ce du cinéma?» Guidé par de hautes exigences, Olivier Zuchuat peut paraître bien sûr de lui. Il se pose en fait beaucoup de questions, parle de son travail avec une réelle modestie (débutant ses phrases par «j'essaie de...»), et avoue ses angoisses de créateur: «Si je n'ai pas une idée formelle forte en amont, j'ai l'impression que ça va être brouillon.»

Alors que la plupart des documentaires se construisent par addition de sources diverses (entretiens, archives, etc.), lui procède par soustraction. «Le langage cinématographique est multiple et polymorphe, je ne fais que choisir une réduction qui me semble la plus adéquate pour y laisser travailler la réalité que je filme. Braque a écrit qu'un tableau n'est pas fini quand on y a mis tout ce qu'on voulait mettre, mais quand on en a ôté ce qui est superflu.» Il renoncera ainsi aux nombreux entretiens réalisés avec les survivants de Makronissos pour ne garder que leurs poèmes. Tandis qu'à l'image, on découvre l'île et ses ruines filmées en lents travellings («pour creuser la mémoire des pierres») et des photographies du camp. «Cela met en place un rapport au temps qui n'est pas celui d'un film d'action», explique-t-il avec un sourire.

MISE À DISTANCE

Bien sûr, on ne manquera pas de déceler dans sa démarche l'héritage de ses expériences scientifiques, universitaires ou théâtrales. Film «très analytique» où il décrypte les mécanismes économiques de la dette en bon mathématicien, Djourou n'en est pas moins traversé par «un souffle poétique et littéraire avec des citations d'Henri Michaux, Jacques Derrida, et des proverbes maliens». Mais la forme est d'abord dictée par des préoccupations éthiques. Recueillant (sans intervention ni commentaire) le témoignage de victimes de la guerre du Darfour dans *Au loin des villages*, il s'efface derrière une caméra-réceptacle qui n'est pas celle du cinéaste «pressant le réel comme un citron jusqu'à ce que 'ça saigne'». Désamorcer l'émotion, inviter à la méditation, un credo qui n'a rien d'une posture: «Etant assez timide, je me tiens toujours un peu en retrait, pour mieux appréhender le monde. Tous mes dispositifs intègrent une certaine distance, celle de l'observateur – ou du timide!» En résultent des œuvres dites «fragiles», qui peinent à trouver leur place dans les salles. Il

faut imaginer des stratégies de distribution originales, aller à la rencontre des spectateurs comme le fait avec beaucoup de plaisir Olivier Zuchuat. «Pour *Comme des lions...*, je suis tous les soirs dans une ville différente. J'ai l'impression de refaire du spectacle vivant! Discuter avec les gens vous confronte à la manière dont vos films sont perçus, à votre responsabilité aussi. A Genève, il n'y a pas eu un soir sans que quelqu'un vienne me dire 'mon grand-père était à Makronissos'.» Et ses films ne sont pas mieux servis à la télévision, à l'exception notable de la RTS qui les a tous diffusés. Mais c'est sur le grand écran qu'il faut les découvrir. Et sans trop tarder: à l'affiche depuis dix jours, *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit* ne restera pas beaucoup plus longtemps dans les salles obscures.

GAUCHEBDO, 05/04/2013, Anna Spillmann

Makronissos, le Dachau des communistes grecs

Entre 1946 et 1958, près de 100'000 résistants et opposants au régime, principalement communistes, ont été enfermés, torturés et tués sur cette île désertique des Cyclades proche d'Athènes dans un camp de «rééducation» financé par le plan Marshall.

En 1946, quand ailleurs on fermait les derniers camps nazis, la Grèce inaugura le camp de Makronissos. C'est sur cette île aride et inhabitée située juste en face du Cap Sounion, longue de 3 km et large de 400 à 500 mètres, que les Britanniques, spécialistes ès répression coloniale, aidèrent les Grecs à mettre sur pied le centre de «rééducation nationale». Le centre fut financé par les fonds du plan Marshall, applaudi par les adeptes de la doctrine Truman et toléré par les Soviétiques. Ses quatre camps accueillirent militaires et civils, femmes ou hommes, tous suspectés de sympathiser avec la gauche. L'on y décomptait 20'000 âmes en 1947. A Makronissos, la «rééducation nationale» selon le gouvernement grec devait transformer les «traîtres à la patrie» en «citoyens modèles». Toutes les méthodes étaient bonnes. Loin de témoins, les tortionnaires pouvaient donner libre cours à leur imagination malade, pour obtenir des déclarations de repentir. Ils avaient l'ambition que leur exemple inspire d'autres pays du «monde libre». Sur place, on éditait le mensuel de propagande Anamorphosis, et Radio Makronissos émettait jour et nuit sa propagande abjecte. Les slogans scandés, amplifiés par le vent, rendaient illusoire le repos nocturne des détenus. A partir de 1947 les déportés – comme tous les opposants du régime – étaient soumis à la justice militaire, qui prévoyait la peine de mort. De nombreux prisonniers furent froidement tués sur l'île. Lorsqu'en 1958 Makronissos cessa d'être un centre de détention et que les exilés encore en vie furent transférés ailleurs, le camp avait hébergé près de 100'000 personnes.

Un hommage suisse et cinématographique aux déportés

La lecture d'œuvres d'anciens déportés a motivé le cinéaste Olivier Zuchuat à poser son regard sur Makronissos. Son documentaire *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit* rend hommage aux déportés qui y ont vécu. Antérieurement, le Suisse s'était penché sur l'Afrique. Son *Djourou, une corde à ton cou* décrit les conséquences du surendettement et *Au loin des villages* relate le quotidien de paysans déracinés suite à la guerre du Darfour. Pour faire le film sur la Grèce, il a consulté des archives privées et publiques à Athènes, scruté des centaines de photos et réalisé de nombreuses interviews d'anciens déportés. Leurs témoignages ont confirmé son intuition: tout est dit dans l'œuvre des poètes Yannis Ritsos et Tassos Livaditis, qui avaient été détenus sur l'île de Makronissos, classée maintenant monument historique. Le Suisse n'avait plus qu'à tourner les images illustrant leur parole. Le tournage sur l'île désertique de Makronissos eut lieu de jour comme de nuit, avec des interruptions dues à des tempêtes de vent. Par sa maîtrise subtile des res-

optiques et acoustiques, Olivier Zuchuat tantôt renforce, tantôt atténue l'impact du son et de la lumière sur le spectateur. Il ne montre jamais la violence de face, mais elle est installée dès les premières images. Un détenu avait écrit «subir la torture est moins horrible qu'ouïr les cris des suppliciés». Le spectateur qui entend le hurlement du vent croit entendre ceux qui sont torturés. En quittant la salle, on ressent le besoin de respirer profondément et de crier «plus jamais ça!» La coproduction franco-helvète-grecque lutte contre l'oubli. Tandis que les fascistes grecs déniaient les atrocités commises sur Makronissos et plaident l'ouverture de camps de déportation, il est excellent que le Suisse nous rafraîchisse la mémoire. Les Grecs lui en seront reconnaissants.

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit

est encore visible au Cinéma BIO de Carouge tous les jours à 14h jusqu'au 9 avril. Le DVD sortira en septembre.

TÉLÉRAMA, 23/04/2012, François Ekchajzer

Festival Visions du réel : ce que les pierres ont "vu" à Makronissos

C'est toujours la même chose. On arrive à *Visions du réel* en gourmet, avec la ferme intention de se donner le temps de « digérer » chaque documentaire que l'on va découvrir. Mais l'abondance des projections et les conseils de connaissances, qui vous signalent tel ou tel film « à ne surtout pas manquer » vous incitent à la boulimie, à enquiller les séances, un œil sur les horaires, un autre sur sa montre, sans vous accorder l'occasion de discuter autour d'un verre avec l'auteur d'une œuvre que vous avez aimée. Et vous vous retrouvez le soir venu à votre hôtel comme pris d'indigestion, à faire le tri des impressions mêlées d'une journée durant laquelle le meilleur côtoya le très bon.

Le meilleur, ce lundi, avait pour nom *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, du cinéaste suisse Olivier Zuchuat, qui traite un pan méconnu de l'histoire grecque sous une forme dont l'éloquence n'a d'égale que la simplicité. Petit île des Cyclades balayée par le vent et dépourvue d'eau douce, Makronissos fut, entre 1948 et 1951, la prison à ciel ouvert de dizaines de milliers de Grecs considérés comme opposants au régime autoritaire du roi Paul, et notamment de communistes. Lieu de déportation, mais aussi centre de rééducation, qui entendait faire de ses prisonniers de «parfaits citoyens», à coups de «leçons de civisme», de renoncement public aux principes marxistes et d'actes de tortures pouvant aller jusqu'à la mort. Parmi les déportés célèbres de Makronissos : le compositeur Mikis Theodorakis, le cinéaste Nikos Koundouros ou le poète Yannis Ritsos, dont le recueil *Temps pierreux*, composé de poèmes de captivité cachés dans des bouteilles et enterrés sur l'île, a inspiré à Olivier Zuchuat le désir et l'idée de ce film.

Outre l'intérêt intrinsèque de son sujet, c'est la pertinence du traitement choisi qui suscite l'admiration. *Comme des lions...* évoque magistralement cette histoire à travers la lecture de textes de la main de ceux qui, comme Ritsos, ont voulu résister par les mots à l'oppression qui les rongeaient comme à travers les préceptes, discours et messages que des hauts-parleurs leur assénaient à longueur de journée. A travers de rares archives photographiques et cinématographiques du camp, qui révèlent finalement peu de choses, comme à travers de magnifiques images de Makronissos, telle que tout un chacun peut aujourd'hui la découvrir. Un paradis de soleil, de maquis et de vent, rehaussé par le bleu scintillant de la mer Egée, mais où partout les pierres semblent prêtes à dire les souffrances qu'elles ont «vues». À l'issue de la projection, Olivier Zuchuat confia avoir rencontré des rescapés du camp et tourné avec eux une trentaine d'heures d'entretiens, dont aucun mot ni aucun plan ne figure dans son film. «Le temps avait comme élimé la force de leurs témoignages», expliqua-t-il.

Construire son film autour de paroles d'hier et d'images d'aujourd'hui, articuler ces deux temporalités par le montage sans s'interdire quelques paroles d'aujourd'hui (quelques phrases de commentaire) et quelques images d'hier (quelques archives visuelles) était sans doute la bonne formule pour rendre compte de la terrible histoire de Makronissos. De la justesse de son principe de réalisation découle la réussite éclatante de ce long métrage que les Suisses auront la chance de découvrir sur leurs téléviseurs. Quant aux Français, il leur faudra attendre une éventuelle sortie en salles, courant 2013. A moins qu'Arte...

L'HUMANITÉ, 15/01/2014, Émile Breton

Ce que cache la beauté d'une île

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit, film franco-suisse d'Olivier Zuchuat. Un lent, très lent panoramique sur des murs de pierres sèches, restes de bâtiments en ruine, ouvre le film. À l'arrière-plan, la mer, bleu violent, courtes vagues d'écume rabattue par le vent. Les pierres des murs sont blanches, ocre, grises, mangées de soleil. Végétation pauvre, on est dans une île grecque des Cyclades, Makronissos. Des ruines antiques? Non, quelques blocs de béton témoignent. Ici, il y a un peu plus de soixante ans, à partir de 1947, alors que l'Europe entrait en paix, furent déportés les communistes grecs, les membres du Front national de libération et de l'Elas, armée populaire de libération, tous ceux qui avaient contribué à chasser les nazis. Ces ruines sont les restes d'un camp de concentration où passèrent de 1947 à 1958 près de cent mille prisonniers arrachés à leur famille, de tout le pays. En une heure trente va être rappelée l'histoire de ce camp qui, comme le dit Giorgio Agamben dans la citation qui ouvre le film, «est l'espace qui s'ouvre quand l'état d'exception commence à devenir la règle». Aussi le film n'est-il pas fait, et c'est son mérite, pour apitoyer sur le sort de ceux qui subirent là travaux forcés, coups et tortures, mais pour amener le spectateur d'aujourd'hui à réfléchir sur ces «états d'exception» qui ne sont pas si exceptionnels qu'on le croit. Sa construction même en témoigne, qui alterne les panoramiques contemporains sur cette île que n'habitent plus que des chèvres, vives créatures aux cornes en lyre torsadée venues du plus lointain passé de la Grèce et séquences retrouvées de films de propagande gouvernementale de l'époque présentant un «centre de formation très convenable». Trois sortes de voix courent tout au long: un texte informatif sur la situation du camp, la lecture de poèmes de Yannis Ritsos (*) et Tassos Livaditis, poèmes qu'ils écrivirent sur place et enterrèrent dans des bouteilles pour les retrouver plus tard, et «La voix du pouvoir», consignes dictées aux déportés par haut-parleurs. Trois voix qui se disputent le film, comme se heurtent les images entre beauté ancienne des lieux filmée aujourd'hui et grisaille des plans d'archives de tentes entassées sur les collines. Si en effet ces poèmes, d'un lyrisme retenu, sont dits comme confidences murmurées, les crachotements de micro par lesquels passe la voix du commandement en accentuent l'horreur. L'horreur, oui, car c'est, dit cette voix, pour leur bien, pour qu'ils deviennent de bons Grecs «respectant les valeurs sacrées de la race», que ces hommes sont sur cette île. Ainsi doivent-ils en chœur reprendre les «Dix Commandements de Makronissos». Abjurer le communisme. S'ils ne le font pas spontanément, on les torture. Pour leur bien. Et le haut-parleur de hurler pour convoquer tel détenu qui a osé partager sa boîte de conserve avec un autre «à la manière communiste». Ce dialogue entre hier et aujourd'hui, entre les poèmes des déportés et les aboiements des haut-parleurs, fait le prix de ce film où les images de propagande, comme celles consacrées à la visite d'un officier anglais enchanté par cette expérience de «réarmement moral» sont remises à leur place. Et encore une fois, sans pathos, sans la véhémence du dénonciateur. Sachez, dit le cinéaste,

regarder derrière les apparences. Sachez lire un paysage. De l'histoire ancienne? Au début de l'année dernière, un responsable du parti grec néonazi Aube dorée que la crise fit fleurir a dit qu'il «serait temps de rouvrir Makronissos». (*) Les poèmes de Ritsos *Temps pierreux* cités dans le film ont été édités en 2008 (Ypsilon).

L'HUMANITÉ, 02/05/2012, La chronique cinéma d'Émile Breton

C'est le comment faire qui importe – Festival Visions du réel, à Nyon (Suisse)

(...) Et surtout, il y eut le film d'Olivier Zuchuat, *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit* (2012), sur la déportation, en 1947, des communistes grecs par la dictature dans l'île de Makronissos. Longs panoramiques sur les restes de bâtiments de calcaire roussis par le soleil, patinés comme des vestiges antiques, voix off disant des extraits de lettres de prisonniers, des poèmes de Ritsos, le dispositif est d'une extrême simplicité et la force du film vient du contraste entre la beauté nue de cette île aujourd'hui et le frémissement des poèmes, l'appel au secours des lettres d'hier.

De cela, mais pas seulement: la même volonté de signifier a dicté le choix de faire entendre les proclamations gouvernementales (l'ignominie de ces «dix commandements» du prisonnier modèle), par la bouche éraillée d'un de ces haut-parleurs du camp que les détenus devaient écouter au garde-à-vous. Soit, l'image et le son pris en compte l'un contre l'autre avec la même rigueur.

LIBÉRATION, 14/01/2014, Julien Gester

Une île grecque sous ode tension

Documentaire sur un camp de «rééducation» d'après-guerre habité par les mots de poètes détenus. C'est un morceau oublié des Cyclades, abandonné à son inexorable reconquête par la nature. Nulle silhouette humaine ne s'y distingue, seulement une terre aride, parsemée de ruines et de friches ocrées par le soleil. Alors que le vent siffle par-dessus le bruit des vagues, d'un lent et hiératique mouvement circulaire, la caméra glisse le long de murailles rocailleuses, hérissées de quelques ronces rouillées, au travers desquelles s'insinue l'azur de la mer Egée. De quel passé éboulé ces pierres sont-elles les vestiges ? «Décoloriser». En 1946, moins de deux ans après la libération de l'ultime camp nazi à Dachau, s'est édifié là, sur l'île de Makronissos un camp de concentration. Un «sanatorium national» où les militaires nationalistes, encouragés et appuyés au temps de la guerre civile par les Américains, déportèrent des dizaines de milliers d'opposants politiques, afin de les rééduquer nationalement, les briser par la torture – les «décoloriser», comme l'on disait alors. Il y avait là surtout des communistes que l'on entendait soulager par la force, jusqu'à mort ou repentance, du «microbe idéologique le plus toxique qu'ait connu l'humanité». Parmi eux se dénombraient quelques poètes, Yannis Ritso, Tassos Livaditis ou Menelaos Loudemis, qui jamais n'y cessèrent d'écrire et de décrire ainsi la vie menée sur cet étroit îlot de leur martyre et de leur constance. Leurs mots, alors encapsulés sous terre dans des bouteilles ou nichés entre les pierres des murs de leurs geôles, irriguent profusément le beau documentaire consacré par Olivier Zuchuat à cette colonie concentrationnaire établie à Makronissos jusqu'en 1951. Le cinéaste suisse recouvre ainsi ses vues amples de l'île, aujourd'hui désertée, des paroles des poètes, et les télescope à un magma d'archives de toutes sortes, photos ou films de propagande, sur lesquels résonnent les injonctions terribles diffusées continuellement par les haut-parleurs des camps aux fins d'un conditionnement rééducatif. Stratigraphie. Tandis que les textes récités en off racontent l'horreur d'alors, la caméra travaille à un surgissement, elle décrit au sein du paysage une opération patiente

de stratigraphie de sa mémoire. Au germe d'un tel dispositif, on peut discerner l'écho de l'œuvre du couple de cinéastes Jean-Marie Straub-Danièle Huillet, dont les plans de paysages, «*théâtres vides des opérations*», suggéraient à Deleuze que «*les mouvements de caméra tracent la courbe abstraite de ce qui s'est passé, et la terre vaut pour ce qui y est enfoui*». S'informe ainsi ici un cinéma de fouilles, d'archéologie mémorielle, vivifié par les éléments auxquels il apparaît grand ouvert : ensoleillement caniculaire, rafales interrompues du vent du sud, encerclement par la mer. Ceux-là mêmes qui autrefois prenaient part au calvaire des pauvres hères entassés là, et qui désormais œuvrent, au gré de l'érosion, à en défaire les ruines honteuses. **Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit** documentaire d'Olivier Zuchuat 1 h 27.

LE MONDE, 14/01/2014, Isabelle Regnier

« **Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit** » : rééducation politique et poésie dans la Grèce de l'après-guerre

Entre 1946 et 1949, alors que la guerre froide jetait son glacis sur le monde, la Grèce semblait dans la guerre civile. De violents combats opposaient les forces communistes, qui avaient organisé la résistance au nazisme pendant la seconde guerre mondiale, au gouvernement, de droite, que soutenaient la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Cherchant à éradiquer les sympathies communistes dans la population, le pouvoir politique a fait déporter, entre 1947 et 1950, quelque 80 000 personnes sur la petite île de Makronissos, transformée pour les besoins de la cause droitière en camp de rééducation politique. Coupés du monde, soumis à une discipline de fer, à des tortures physiques et psychologiques, les prisonniers étaient harcelés par des militaires jusqu'à ce qu'ils acceptent de renier leurs convictions. Réalisateur d'*Au loin les villages*, un documentaire tourné au Tchad dans un camp de survivants de la guerre du Darfour, Olivier Zuchuat a découvert cette histoire en tombant sur les poèmes retrouvés à Makronissos. Yannis Ritsos les avait écrits pendant son internement, consignés dans des bouteilles et enterrés pour les soustraire aux fouilles. **DES TEXTES DE POÈTES D'UN LYRISME POIGNANT** Il s'est ensuite rendu sur cette île caillouteuse, désormais déserte, battue par le vent, a filmé dans de patients plans-séquences les ruines de ce camp que les militants du parti néo-nazi de l'Aube dorée appellent aujourd'hui à remettre en activité. Au son, le bruit de la mer et du vent se fond dans les lectures des textes de Ritsos et de deux autres poètes, Tassos Livaditis et Manoleos Loudemis, qui comme lui, trouvèrent dans l'écriture la force de ne pas plier. Aucun d'eux ne signa la déclaration de repentance que les militaires voulaient qu'ils endossent. La force brute de ces textes, leur lyrisme poignant contrastent avec les messages de propagande que diffusaient les haut-parleurs du camp, que le cinéaste intègre également à sa bande-son, et dont la froide imbécillité évoque les grands fantasmes de la littérature de science-fiction. Bel hommage à la force de résistance des militants révolutionnaires, et aux puissances de l'art et de l'écrit, ce documentaire puise sa force dans cet épisode historique sidérant dont la mémoire s'est quelque peu estompée. On regrette, du coup, que le réalisateur ait adopté, pour l'évoquer, un parti pris si formaliste. Un travail de contextualisation plus substantiel aurait permis d'en mieux apprécier la valeur.

LE NOUVEL OBSERVATEUR, 15/01/2014, Xavier Leherpeur

« Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit » : un documentaire passionnant

Ce documentaire, esthétique et politique, évoque les camps grecs de redressement idéologique où, au début des années 1950, furent internés près de 80 000 hommes, femmes et enfants soupçonnés de sympathie communiste. Images d'archives, films de propagande, photos volées et prises de vue contemporaines reconstituent le quotidien de ces prisons où, pour tromper la surveillance, poètes, artistes et libres-penseurs écrivirent et enfouirent dans le sol de superbes textes de résistance, aujourd'hui retrouvés. Ils scandent, tels un chœur tragique, cette mélodie mémorielle passionnante bien que formellement austère.

TÉLÉRAMA, 15/01/2014, Mathilde Blottière

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit

Entre 1947 et 1950, quatre-vingt mille citoyens grecs soupçonnés de communisme furent déportés sur une île désertique des Cyclades. Sous-titré *Chroniques poétiques du camp de rééducation de Makronissos*, ce documentaire d'Olivier Zuchuat fait vibrer les voix des victimes. En confrontant des images actuelles des ruines du camp à des archives d'époque et les écrits des prisonniers écrivains aux consignes de « rééducation » diffusées par les haut-parleurs des gardes-chiourmes, le réalisateur exhume les traces d'une résistance sous les barbelés. Un beau travail de mémoire.

LE CANARD ENCHAÎNÉ, 15/01/2014, F.P.

Makronissos, une île, la mer Egée, la vie sous les tentes... Non, ce n'est pas un camp de vacances. Entre 1947 et 1950, plus de 80 000 citoyens ont été internés dans ce camp de rééducation censé éradiquer le communisme après la guerre civile grecque. Ce documentaire d'Olivier Zuchuat a la bonne idée de faire parler les mémoires, les journaux des déportés eux-mêmes, à commencer par les poèmes de Yannis Ritsos et de Tassos Livaditis. Le résultat est magnifique et poignant. Petit détail : début 2013, quelques jours avant la sortie du film dans les salles grecques, le parti néonazi Aube dorée demandait la réouverture de Makronissos...

L'HISTOIRE, 19/12/2013, Antoine de Baecque

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit: Makronissos, l'île des oubliés

Cinéma – 19/12/2013 par Antoine de Baecque dans mensuel n°395 à la page 20 **Sur une petite île, le régime militaire grec a interné près de 80 000 sympathisants communistes.** Entre 1947 et 1950, plus de 80 000 Grecs ont été internés sur la petite île de Makronissos dans des camps de rééducation destinés à combattre le communisme. Dans le contexte de la guerre froide et de la prise du pouvoir à Athènes par les militaires, les libérateurs anglais et américains encourageaient les nationalistes à « casser du communiste ». Une entreprise de lavage de cerveau surnommée la « décolorisation ». Des textes de rééducation étaient diffusés en quasi-permanence par les haut-parleurs. Les nationalistes s'y affirmaient comme les « vainqueurs », dénonçant les « vaincus, un résidu de tonneau de sardines, la vermine antihellénique ». La propagande présentait cet internement massif comme un « sanatorium national ». Des photographies ou des films dans un style néoclassique typique y furent réalisés, diffusés par le gouvernement grec tels des témoignages sur un « laboratoire de nationalisation » assurant le « retour de la population déviante vers le berceau d'une Grèce éternelle ». Parmi les internés ont figuré un certain nombre de poètes, comme Yannis Ritsos, Tassos Livaditis, Menelaos Loudemis, souvent les plus « irréductibles », ceux qui refusaient

de signer une déclaration de repentance au communisme – « puisque je suis redevenu un jeune nationaliste grec, je condamne avec dégoût toutes les organisations bulgare-communistes... » – et se retrouvaient isolés, subissant dans des « quartiers barbelés » des tortures tant psychologiques que physiques. Quelques personnalités françaises ont protesté en défilant et pétitionnant à Paris derrière Aragon, Sartre ou Éluard, tandis qu'à l'ONU on s'inquiétait. Mais les militaires grecs ont pu prolonger ces camps durant trois ans, jusqu'en juillet 1950, moment où une minorité de prisonniers a été libérée tandis que la majorité était contrainte à l'exil sur d'autres îles grecques, parfois pendant une décennie. Le documentaire d'Olivier Zuchuat, austère et tendu, juxtapose plusieurs registres d'images et de paroles, travaillant la matière des lieux, des mots, de la nature et la texture si particulière de la bande-son de l'île, sans cesse en proie au vent du sud, un souffle à déterrer les piquets des tentes, un sifflement continu qui hante et mine le film. Installé in situ, sur un îlot isolé désormais abandonné, le cinéaste montre les ruines et les vestiges des camps, que les années ont rattrapé, que la mer, souvent agitée, encercle. Sur ces images, on entend la lecture des poèmes de Ritsos, qui décrivent la vie quotidienne au camp, les privations, les violences, les corvées, les espoirs tout de même, poèmes souvent conservés dans des bouteilles enterrées, et qui ont signifié un acte essentiel de survie. Olivier Zuchuat a consulté des centaines de photographies, de films, de lettres, documents qu'il donne à voir tout en faisant entendre leurs contrepoints sonores : les enregistrements des textes de rééducation diffusés *ad nauseam* à Makronissos. Enfin, sur des images plus sereines – la mer et le ciel hellènes – ou tournées à contre-emploi – la vie des habitants d'îles voisines ou de touristes profitant des beautés de l'endroit –, un commentaire restitue en français le contexte historique de ce grand internement idéologique. Cet essai filmé, avec son systématisme et sa rigueur, confronte les formes et les documents, les voix et les mots, les ruines, les pierres, la mer et les éléments, comme si dans l'écart pouvait s'engouffrer le vent portant les spectres du passé, comme si les plans du cinéma devaient se heurter aux archives photographiques. Avec cette croyance : seul le film est capable de ranimer la mémoire de cette île oubliée, abandonnée de tous. **O. Zuchuat, Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit, en salles le 15 janvier.**

STUDIO CINÉLIVE – L'EXPRESS, 14/01/2014, Emmanuel Cirodde

Des plans glissant lentement sur la nature aride de l'île de Makronissos et sur les ruines d'un camp de rééducation, où des milliers de Grecs -dont beaucoup de poètes- accusés de communisme furent internés, entre 1947 et 1951. C'est la parole de ces poètes qui accompagne les images minimalistes, selon un dispositif dont l'austérité transcende les mots mais assèche notre curiosité. Le parti pris formel entièrement assumé de cette littérature en images trouve trop rapidement ses limites.

CRITIKAT, janvier 2014, Matthieu Amat

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit

En 2008, avec **Au loin des villages**, Olivier Zuchuat avait proposé un essai documentaire sur un camp de réfugié au Tchad. Autre lieu autre temps : il s'intéresse ici au camp de détention et de rééducation de l'île grecque de Makronissos où, de 1947 à 1950, l'armée gouvernementale en guerre avec les forces communistes déportait ses prisonniers politiques.

Poésie et histoire Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit fait se frotter deux régimes d'image et de texte. Des plans pris aujourd'hui sur l'île de Makronissos et des images d'époque, les discours des autorités et les poèmes écrits par les détenus. Peu de «

faits », de témoignages, de données historiques, pas d'entretiens avec des historiens ou d'anciens détenus. C'est d'abord par la parole poétique que le réel de Makronissos doit se dessiner pour le spectateur. Cette relative substitution de la poésie à l'histoire constitue un pari risqué, étant donné le caractère assez peu connu de cet épisode historique. Les textes auraient sans doute gagné en puissance par une meilleure connaissance de leur contexte : pour jouir de la transposition poétique du réel, il faut le connaître à un certain degré. Nous aurions souhaité en savoir plus. Malgré notre empathie, Makronissos, ses institutions, et ses habitants de passage restent un peu abstraits. **Tranquillité de l'oubli** Ce manque a du reste sa justification : l'oubli constitue un des objets de *Comme des lions de pierre*. L'île est un désert balayé par le vent, et les traces disparaissent rapidement – c'est cet effacement qui est donné à voir par les plans tournés sur l'île aujourd'hui. Dans une solennité sans pompe, la caméra d'Olivier Zuchuat dessine patiemment son espace, par de longs et lents travellings et panoramas : étonnantes structures en pierre sèche, tas de pierres disposées rythmiquement sur la colline, longues bâtisses sans toit, des fenêtres desquelles partout se découvre la mer. N'était leur sordide raison d'être, les ruines du camp paraîtraient presque aussi vénérables que les vestiges antiques. Mais puisque ce n'est pas à l'image de signifier la violence, c'est aux mots de le faire. **Deux poétiques** C'est bien sur ce plan que le film est le plus efficace, et moins dans la friction entre les images et le verbe, que dans celle entre deux types de discours et deux régimes de langue – là, cela fait quelques belles étincelles. D'un côté la poésie des victimes, les mots qui cherchent à passer entre les barbelés ; de l'autre le discours de ceux qui les érigent, scandé et répété au haut-parleur. C'est toute une poétique glaciale, une anthologie du fascisme romantisant, filant à l'infini la métaphore de la société organique, avec ses microbes, ses toxiques et ses remèdes. La rhétorique prenait même corps in situ, puisque les prisonniers déplaçaient des pierres pour écrire devises ou « Patrie ! » sur le flan de la montagne. La leçon est édifiante, et très efficace la confrontation du haut-parleur totalitaire avec les mots griffonnés dans un coin de cellule, et qui permettaient la résistance spirituelle.

LES FICHES DU CINÉMA, janvier 2014, Marguerite Debiesse

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit

Ce documentaire impressionnant s'appuie sur des textes de poètes déportés en 1949 dans l'île grecque de Makronissos, trop méconnu camp de concentration destiné à éradiquer le communisme par de féroces méthodes. Sur un long travelling laissant apparaître, par les vides de murs en ruines, l'inaltérable bleu de la Mer Egée, une voix récite un poème grec tel un alphabet tragique. A, B, C, D : ces lettres désignaient les différents camps de « rééducation au patriotisme » de l'île de Makronissos, dans lesquels, entre 1947 et 1951, furent déportés, affamés, torturés et souvent exécutés plus de 80 000 opposants grecs au régime autoritaire des rois Georges II et Paul I^{er}. Alors que les camps d'extermination nazis venaient à peine d'être libérés, l'État grec, à l'issue d'une sanglante guerre civile perdue par les forces de gauche, interdit le Parti Communiste et ouvrit, sur cet îlot désolé des Cyclades, un laboratoire carcéral modèle destiné à extirper du cerveau de ses citoyens les racines du mal communiste. Page sombre et cachée d'une histoire grecque qui n'en manque pas, l'existence de ces camps semble avoir été effacée de la mémoire collective. Si ce n'est le nombre de leurs victimes, ils avaient pourtant peu à envier à leurs funestes homologues. Documentariste suisse à qui l'on doit en 2008 le beau *Au loin des villages*, Olivier Zuchuat en a découvert l'horreur et la férocité par les poèmes de Yannis Ritsos, rassemblés en un recueil titré *Temps pierreux*, composés clandestinement et enterrés dans le camp D où il

avait été déporté en 1949, comme beaucoup d'autres intellectuels, communistes affirmés ou soupçonnés de l'être. Ce n'est donc pas en historien, ni même en documentariste classique, que le cinéaste a décidé de traiter ce point aveugle de l'Histoire mais en mémorialiste. Il érige ainsi, par la grâce ascétique de lents panoramiques fouillant sans relâche ce paysage minéral battu par les vagues et les vents, une sorte de tombeau littéraire au courage des irréductibles qui refusèrent de signer la « déclaration de repentance au communisme ». Néanmoins soucieux d'informer, il fait alterner poèmes dits sur plans de ruines qui « ont vu » et images d'archives révélatrices. Comme dans tout univers répressif concentrationnaire, l'atroce réalité était masquée par une exaltante propagande servie en vitrine au monde. Comme dans tout univers concentrationnaire une hiérarchie des souffrances selon les camps s'était instaurée, un vocabulaire propre aux sévices variés s'était développé. Les détenus civils du camp D craignaient leur transfert au camp B, encadré par des militaires aguerris à « casser du communiste ». De ces différents aspects, le film d'Olivier Zuchuat rend compte par une esthétique poignante et un montage à la fois poétique et rigoureux, soutenue par une bande son remarquable. Textes lus, beuglements métalliques des hauts parleurs éructant consignes et maximes, et vent incessant, glacé ou brûlant, première torture offerte par la nature à cet enfer organisé, en constituent la texture. Outre son indéniable qualité artistique, ce n'est pas la moindre vertu de ce documentaire que de faire découvrir à un plus grand nombre le calvaire oublié des déportés de l'île de Makronissos, que des membres du parti d'extrême-droite grec Aube Dorée ont récemment suggéré de ré-ouvrir !

PREMIÈRE, janvier 2014, Isabelle Danel

Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit

À Makronissos, dans le camp où plus de 80 000 Grecs communistes furent internés entre 1947 et 1950 pour être « rééduqués », la poésie a permis à Yannis Ritsos et quelques autres de résister malgré les sévices. Leurs écrits sont lus au fil de ce documentaire, en alternance avec des textes de propagande, le tout sur des plans en travelling montrant les ruines de cette île-prison. Le dispositif semble aride, mais à force, quelque chose d'organique se noue entre ces pierres et les mots des suppliciés.